

L'autre extermination

6 millions de morts, tel est le prix que le peuple juif a payé durant la Shoah. Ce chiffre donne froid dans le dos tant son ampleur dépasse l'entendement. Il résonne à juste titre dans la mémoire collective comme la conséquence de l'application par les nazis de la solution finale de la question juive. Une « solution » qui a abouti aux chambres à gaz et aux fours crématoires. Le massacre systématique avait déjà été ordonné aux sinistres « Einsatzgruppen » qui étaient chargés de tirer à bout portant, de mitrailler tous ses êtres abasourdis, extirpés si violemment de chez eux pour être conduits au loin, pour être abattus et jetés dans des fosses communes creusées par les victimes qui les avaient précédées !

Ces méthodes d'extermination n'étaient pas les seules. L'organisation des camps de concentration et des camps d'extermination était telle qu'elle permettait aux nazis d'éliminer également ceux qui n'étaient pas envoyés directement dans les chambres à gaz. Les nazis savaient que par le travail forcé, par les punitions, par la faim et par la maladie, ils arriveraient également à supprimer ces malheureux sur lesquels ils pouvaient assouvir, avec une violence inouïe, cette haine du juif qui leur avait été inculquée. Il fallait éliminer ce peuple comme on élimine la vermine.

Voici ces éléments concernant ici le camp d'Auschwitz, mais qui ont une portée générale par rapport bien entendu à tous les autres camps qui fonctionnaient globalement de la même façon, c'était l'extermination dans la vie quotidienne du camp :

LE TRAVAIL

Les déportés qui rentraient dans le camp étaient obligés de travailler, leurs geôliers les astreignaient continuellement à un travail même si celui-ci était complètement inutile. Au début, ils furent employés à agrandir le camp en construisant des baraques, des entrepôts, les crématoires, des routes, des murs etc Pour exécuter ces travaux, les outils les plus rudimentaires étaient mis à leur disposition : pioches, pelles, leviers de fer ... Ils durent également détruire les maisons des habitants expulsés de la zone proche du camp. A cette fin, ils employaient des poutres en s'en servant comme d'un bélier, ces effondrements entraînaient chaque fois de nombreuses victimes. On attelait même les malheureux à ce qu'on appelait un « **Rolwag** », un chariot pour transporter matériaux, vêtements, déchets ou cadavres.



Le « travail » dans les camps

Sur les chantiers, notamment lors de la construction des usines Buna-Werke, le transport dit du « balancier » était utilisé : il fallait transporter d'un endroit à l'autre des sacs de ciment, des briques, des planches, en courant au milieu d'une haie de SS ou de Kapo qui les obligeaient à se dépêcher continuellement à coups de bâton. Les pommes de terre et les raves étaient transportées de la même façon à l'aide d'une « **Trag** », une sorte de caisse en bois avec des poignées qui, une fois pleine, pesait plus de 150 kg. Elle était portée à deux mais dès que les hommes tombaient, ils étaient matraqués et pouvaient succomber très rapidement.

En cas de besoin, notamment pour le transport des matériaux nécessaires à la construction des routes, ils devaient porter leur veste ou leur manteau le dos devant, puis tenir le vêtement par les pans. Dans la poche qui ainsi se formait, la terre ou le gravier étaient versés il fallait ainsi l'amener à un endroit éloigné de plus de centaine de mètres. Les nazis n'hésitaient pas non plus, en cas de pénurie de chevaux, d'atteler des prisonniers ou des prisonnières à des charrues pour les labours !

Pour les S.S., les déportés ne sont que des « **Stücke** », des « morceaux », des « pièces » que l'on manipule selon son bon vouloir et que l'on jette dès qu'elles ne servent plus à rien. Seul compte alors le travail fourni ou le « service » rendu. Les règlements applicables aux S.S. le montrent bien : un gardien de camp a tous les droits sur les concentrationnaires, y compris celui de les tuer. Par contre, il ne faut pas gêner l'avancée du travail. Dans

les camps, il peut arriver qu'un gardien tuant « *bien* » un déporté (c'est-à-dire certainement de manière « plaisante » pour les bourreaux) gagne deux jours de permission. Cependant, si son geste freine le travail en cours, il est sanctionné, cela pouvant aller jusqu'à la mutation dans une unité combattante sur le front de l'Est.

Le travail forcé durait des heures, du lever du jour à la tombée de la nuit. Les déportés, sous-alimentés, devaient marcher vers le lieu du travail, puis travailler des heures sous les coups, quel que soit le temps : sous le soleil d'été qui créait une soif incroyable, sous la neige et el dans le froid de l'hiver polonais. Les kommandos revenaient le soir en portant les cadavres de ceux qui étaient morts dans la journée. C'est ainsi que l'on peut parler d'une "extermination par le travail". Les travaux les plus lourds étaient ceux qui exigeaient d'énormes efforts physiques : porter des rails, des sacs de ciment, vider des wagons de billes de bois, les travaux de terrassement, creuser, piocher, transporter, pousser des wagonnets très lourds... et ils conduisaient inéluctablement à la mort.

Voici le témoignage d'un déporté : « Une fois mesurés et photographiés, nous avons accompli notre première corvée qui consistait à transporter des pierres de la carrière au camp. Cette carrière, située à environ 1,5 kilomètre du lieu de détention, offrait un spectacle hallucinant. Sur les pitons et aux points les plus bas, des SS en armes et quelques conducteurs de chiens montaient une garde. Les malheureux qui y étaient affectés devaient maintenir, sous une avalanche de coups de triques et d'injures, une cadence de travail des plus accélérées. Après l'extraction à l'explosif, la dislocation des blocs s'effectuait au pic dans des conditions inhumaines et dans une atmosphère de sauvagerie entretenue par les kapos et les « **Vorarbeiter** », les contremaîtres, sous l'œil narquois des SS. Nous nous chargeons de pierres et nous retournions au camp pour les déposer auprès des maçons, des internés comme nous, occupés à construire les assises de Blocks imposants ».

Le commando spécial « **Sonderkommando** » était le plus exposé au délire des nazis puisqu'il était chargé du fonctionnement des chambres à gaz et des fours crématoires. Selon l'un des rares rescapés de ce commando à Auschwitz, Dow Paisikovic, « l'évacuation de 3 000 cadavres prenait environ six heures. Comme les quinze fours de ce crématoire mettaient environ douze heures pour brûler ces cadavres, ceux-ci étaient entassés dans la pièce devant les fours. Un autre groupe de notre Sonderkommando s'en chargeait. Lorsque nous avons vidé le bas de la chambre à gaz (en bas), notre groupe devait nettoyer la chambre à gaz à l'aide de deux tuyaux pour faire de la place pour le prochain gazage.

Ensuite, nous devons aller aux fours crématoires et aider à transporter les cadavres vers les fours. Auprès des fours mêmes devaient travailler deux groupes de détenus, l'un de quatre et l'autre de six hommes. L'un devait s'occuper de sept fours, l'autre de huit. Ces groupes devaient enfourner les cadavres et veiller à une combustion convenable en se servant d'un long crochet. Comme la chaleur auprès des fours était très grande, ces groupes-là ne se voyaient pas attribuer d'autre travail; pendant les interruptions de travail, ils pouvaient se rafraîchir. En dehors de cela ils n'étaient chargés que de l'évacuation de la cendre et des os tombés à travers le gril. La cendre était acheminée à la Vistule par les détenus escortés de SS. Le transport avait lieu par camions ».

LA FAIM ET LA MALADIE

Ces êtres qui devaient travailler dans ces conditions inimaginables, devaient en plus le faire en étant continuellement affamés et assoiffés. Ce qui augmentait bien entendu la mortalité recherchée. Pour les déportés qui n'étaient pas conduits à la chambre à gaz, le principal instrument de l'extermination demeurait la faim. Voici le témoignage d'un survivant, Robert WAITZ :

« Le détenu reçoit de la soupe et des « portions ». Midi et soir, il touche un litre de soupe. À midi, il s'agit d'eau chaude avec quelques fragments de légumes séchés, des tiges plus ou moins ligneuses, parfois quelques feuilles de chou, des navets qui flottent dans cette eau. Le soir la soupe est plus épaisse. Quatre fois par semaine, elle consiste en une soupe contenant quelques très rares pommes de terre, mal pelées, noirâtres et à moitié pourries ; elle est épaissie avec de la fécule. Deux fois par semaine est distribuée une soupe de rutabagas souvent immangeable et une fois une soupe d'orge très cuite, véritable colle de pâte, ou une soupe de petit blé. Dans la soupe de rutabagas, il n'y a jamais de matière grasse. Dans les autres soupes du soir, 1 ou 2 grammes au maximum par litre. À la cuisine, les détenus volent les cubes de margarine.

Les portions comportent du pain, riche en son et souvent en sciure de bois, 300 à 350 grammes par jour. Avec le pain, cinq fois par semaine un rectangle de margarine pesant 25 grammes, soit 5 grammes de matière grasse ; une fois par semaine un petit morceau de saucisse en partie végétale (75 grammes environ) et une fois par semaine une ou deux cuillerées à soupe de marmelade (20 grammes). De temps à autre, deux cuillerées à soupe de fromage blanc (30 à 40 grammes). Il faut souligner que ce qui précède constitue une quantité maximale d'aliments, car de nombreux détenus s'ingénient à réduire ce que reçoivent leurs camarades. Le nombre de calories (1 000 à 1100) ainsi fournies est bien inférieur à la

ration vitale minimale nécessaire à l'individu au repos. Au point de vue qualitatif, ce régime est essentiellement végétarien et très déficient en de nombreux éléments essentiels et complètement déséquilibré. L'eau n'est pas potable. Un demi-litre, au maximum, de succédané de café non sucré est distribué comme boisson. Dans de telles conditions de vie, le détenu, surmené, sous-alimenté, insuffisamment protégé du froid, maigrit progressivement de 15, 20, 30 Kilos. Il perd 30%, 35% de son poids. Le poids d'un homme normal tombe à 40 Kilos. On peut observer des poids de 30 et de 28 kilos. L'individu consomme ses réserves de graisse, ses muscles. Il se décalcifie.»

Le travail de forçat associé à un tel régime affaiblissait très rapidement les constitutions les plus robustes et la maladie allait les achever irrémédiablement. Par ailleurs les malheureuses victimes des « expériences médicales » qui leur étaient infligées périssaient dans des souffrances inimaginables. De nombreux déportés étaient employés non seulement comme « ouvriers » dans les usines installées sur le site, mais également comme « cobayes » dans des souffrances atroces. La lettre de la direction de la firme Bayer (**IG Farben**), en mai 1943, à la direction du camp est éloquente par rapport à la façon dont ils étaient traités d'autant plus qu'il s'agit ici d'utiliser les malheureuses comme « cobayes », en voici un extrait :

« Nous vous serions reconnaissants, Monsieur, de bien vouloir mettre à notre disposition un certain nombre de femmes en vues d'expériences que nous avons l'intention d'effectuer avec un nouveau narcotique. (...) Le prix de 200 marks pour une femme nous paraît néanmoins exagéré. Nous n'offrons pas plus de 170 marks par tête. (...) Nous avons reçu l'envoi de 150 femmes. Bien qu'elles soient en état de dépérissement, nous considérons qu'elles conviennent. Nous vous informerons du cours des expériences. (...) Les expériences sont faites. Toutes les personnes sont mortes. Nous nous adresserons prochainement à vous pour un nouvel envoi ».



La faim, la soif, la maladie, les « expériences médicales » ...

La maladie la plus répandue fut la dysenterie (Durchfall). Elle avait comme symptôme : la disparition des fonctions digestives, un extrême épuisement de l'organisme et une brusque perte de poids. Les déportés, pareils à des squelettes, tombaient morts dans les rues du camp, dans les baraques ou pendant le travail. Le typhus, notamment une épidémie en 1943 et la tuberculose faisaient également des ravages. Des maladies moins « graves » comme la gale ou des ampoules aux pieds ou aux mains s'avéraient dramatiques dans ce contexte. Pneumonies et pleurésies se multipliaient. Au printemps 1944, il y avait un service spécial pour les pleurésies ; sur 1 200 malades, on comptait près de 100 pleurésies. La fièvre typhoïde et la dysenterie sévissaient continuellement. Voici le témoignage du Dr LEVY :

« Les galoches à semelles de bois grossières, légèrement excavées, provoquaient chez presque tous des plaies et ulcérations des pieds et des jambes. Le mauvais état général aidant, les phlegmons des pieds et des jambes œdémateuses étaient une des grandes causes de mortalité, provoquée aussi par d'innombrables cas de tuberculose fraîche ou réveillée par les privations. Pneumonies et pleurésies se multipliaient. Au printemps 1944, il y avait un service spécial pour les pleurésies ; sur 1 200 malades, on comptait près de 100 pleurésies. Pendant l'hiver 1943-1944, une grave épidémie de typhus exanthématique fit de nombreuses victimes ; la fièvre typhoïde et la dysenterie sévissaient continuellement. À un certain moment, il y avait un Block entier de 300 à 400 diarrhéiques. En octobre 1943, l'infirmerie comptait une dizaine de petits Blocks de 100 malades et trois grands de 400 malades, soit une moyenne de 2 000 malades, avec un effectif de 50 médecins et de 120 infirmiers. La surveillance était exercée par un médecin allemand SS et un sergent infirmier SS. »

LES PEINES

Les peines étaient appliquées arbitrairement avec une sauvagerie qui dépendait du SS ou du Kapo qui l'administrerait. Voici le témoignage d'un déporté polonais, Czeslaw JAWORSKI :

*« En montant l'escalier, je remarquai dans le couloir un tableau sur lequel étaient accrochés divers avis. J'y cherchais les règlements que nous étions tenus de respecter au camp, pensant qu'ils étaient compris dans quelques paragraphes et livrés à la connaissance publique. Malheureusement, je ne les trouvai pas. Soudain, j'aperçus le « **Schreiber** » (secrétaire) du block, je m'adressai à lui : pardon, Monsieur, pouvez-vous me dire s'il existe des règlements que les prisonniers doivent respecter au camp ? Je voudrais en*

prendre connaissance afin d'éviter des ennuis éventuels. Le « Schreiber » me regarda comme si j'étais fou, il me frappa en pleine figure et dit : Les voilà tes règlements ! Cette explication me coûta deux dents ».

Bien entendu un règlement existait mais il n'était pas public, seuls les SS et l'administration le connaissait et chacun pouvait l'interpréter à sa guise. Les déportés, pendant leur travail, s'ils étaient épuisés et s'ils chancelaient ou tombaient à terre étaient battus souvent à mort sur le champ. Le **fouet** était une peine très fréquente. On l'administrait aussi publiquement durant l'appel sur un « **chevalet** » spécial construit de telle façon que le prisonnier qui y était allongé avait les jambes immobilisées. On frappait à coups de matraque, à coup de cravache. Les coups devaient être administrés rapidement l'un après l'autre et leur nombre ne devait pas dépasser 25 en une seule fois. Mais en fait, cela dépendait de l'humeur du SS qui surveillait à l'exécution de la peine. La peine du fouet était également appliquée aux femmes. Un gardien du nom de SCHULTZ prit ainsi une femme qui avait subi les 25 coups, il la souleva et la projeta à terre la tête en bas puis il reprit sa série de 25 coups. On voit que dans ces conditions, les chances de survie étaient quasi nulles. Les blessures étaient terribles et souvent s'infectaient d'une manière irrémédiable. La plupart du temps l'« infirmerie » était l'antichambre sordide de la chambre à gaz.

Il existait une autre peine tout aussi cruelle, c'était celle du « **poteau** ». Elle consistait à suspendre à un poteau le condamné en l'attachant par les mains tordues derrière le dos de telle façon qu'il ne pouvait pas toucher le sol avec ses pieds. C'était une punition si douloureuse qu'elle entraînait de nombreuses séquelles comme la perte de connaissance ou la rupture du tendon de l'épaule. Le malheureux était alors victime de la fameuse « sélection » qui repérait ceux qui devenaient inutiles. Il était alors conduit dans des souffrances atroces jusqu'à la chambre à gaz.



La peine du « poteau »

Une autre peine très sévère consistait à enfermer le déporté dans une cellule « à rester debout » (**Stehzelle**). Une telle cellule consistait en un petit compartiment d'une superficie de 90 x 90 cm où l'on enfermait 4 prisonniers debout. La seule source d'air était un petit orifice de 5 x 5 cm. Les prisonniers ne pouvaient se coucher ni même s'asseoir et étouffaient à cause du manque d'air. Ils pouvaient aussi être enfermés dans des cachots où de la nourriture habituelle leur était livrée tous les quatre jours, les autres jours, ils ne recevaient qu'un peu de pain et de l'eau. Il existait même des « cellules de suffocation » où 40 personnes étaient entassées dans une obscurité totale. L'air n'arrivait que par des petits trous dans le plafond et ils suffoquaient irrémédiablement.



La cellule « à rester debout »

D'autres punitions existaient comme celle qui était appelée « **Sport** ». Il s'agissait pour un groupe de prisonniers d'exécuter par ordre toute sorte d'exercice physiques comme marcher en chantant, courir, ramper sur les coudes ou sur le bout des orteils, se rouler sur la terre couverte de gravier, tourner en rond les mains levées et à un rythme de plus en plus accéléré. Les femmes devaient même s'agenouiller, les bras levés en tenant de lourdes pierres dans les mains.

Le transfert à la « compagnie disciplinaire (**Strafkompanie**) était particulièrement redouté. Les déportés dormaient à même le sol et ils n'avaient droit à aucun soin. Dès l'entrée, ils étaient frappés violemment et affectés, avec encore moins de nourriture, à des travaux exténuant comme l'extraction de gravier. Ils devaient pousser les brouettes chargées de gravier sur des planches inclinées jusqu'à la fosse qui y conduisait. Les SS et les Kapos pouvaient les frapper à leur guise au moindre relâchement. Ils devaient aussi manipuler un énorme rouleau compresseur auquel ils

étaient attelés, ils devaient courir du matin au soir et tombaient souvent écrasés par l'engin ! Une compagnie disciplinaire existait aussi pour les femmes qui étaient employées à curer des étangs, à élever une digue ou à effectuer des travaux de terrassement. La mortalité était particulièrement chez ces malheureuses.

La **balançoire** était l'une des tortures favorites du bureau politique (la Gestapo de camp). Les poignets étant attachés aux chevilles du détenu, un bâton est passé sous les genoux, entre les mollets et les avant-bras. L'homme est ainsi suspendu la tête en bas. On lui imprime alors un mouvement de balançoire et, à chaque oscillation, il reçoit un coup sur les fesses. Pour faire parler les déportés, il y avait bien d'autres moyens, toujours mortels, qui étaient utilisés. Les bourreaux versaient de l'eau chaude dans la bouche ou le nez par un entonnoir, arrachaient les ongles, enfonçaient des aiguilles sur les parties les plus sensibles du corps, commettaient des sévices sexuels les uns plus barbares que les autres si bien que les blessures de toutes sortes rendaient les êtres les plus résistants tellement affaiblis, qu'ils ne pouvaient plus retourner au « travail », ce qui équivalait à un arrêt de mort, beaucoup mouraient au cours de ces interrogatoires innommables.



Le sinistre « mur des exécutions à Auschwitz »

Une sombre spécialité d'Auschwitz a été l'exécution par injection de *phénol*. Selon de nombreux témoignages de ces faits cela se déroulait ainsi :

« une petite table portant des seringues, de longues aiguilles et un flacon plein d'un liquide rose jaunâtre: du phénol. On écrivait les numéros au crayon encre sur la poitrine des victimes, puis les condamnés devait passer l'un après l'autre derrière le rideau sombre coupant le corridor. Un prisonnier l'accompagnait, le faisait asseoir, et l'infirmier qui avait endossé une blouse blanche, pratiquait une injection de phénol directement dans le

cœur. La mort était instantanée, juste un léger murmure, comme une exhalaison. Les cadavres étaient traînés dans les lavabos, de l'autre côté du couloir. Le soir, le camion du crématoire se plaçait l'arrière contre la porte et on le chargeait avec les corps ».

Les plus graves de tous les châtements, furent les **exécutions**. Le Block 11 était la prison du camp, le « *Bunker* ». Il a été surnommé par les déportés le " *Block de la mort* " et pouvait contenir jusqu'à 1 000 détenus. Les condamnés étaient fusillés dans la cour séparant les Blocks 10 et 11, contre le " *mur noir* " élevé à l'extrémité de cette cour solidement barricadée. 20 000 est le nombre de déportés fusillés devant le mur de la mort. Les pendaisons étaient fréquentes et étaient infligées « pour l'exemple », c'est-à-dire pour terroriser encore plus les détenus. Il pouvait souvent s'agir de pendaisons simultanées et quelquefois elles pouvaient concerner jusqu'à douze déportés sur la même poutre préparée à cet effet. Comme dans les autres camps, ces pendaisons avaient lieu devant les déportés rassemblés lors de ces fameux appels interminables et si éprouvants de nuit comme de jour.

C'est par conséquent cette horreur au quotidien qui a été également un élément dramatique, épouvantable, de « la solution finale ». Le « travail » était imposé dans de telles conditions que la mort était au bout du chemin. Utiliser les déportés jusqu'à l'épuisement fatal était la façon, « complémentaire » aux usines de la mort ou aux *Einstzgruppen*, pour les éliminer. Chaque camp de concentration, chaque camp d'extermination était finalement l'un des rouages de ce plan diabolique et sanguinaire des nazis au pouvoir. C'est bien la raison pour laquelle il est impensable que ces événements puissent être occultés, oubliés. Au contraire le rappel seul de ce qu'une haine entretenue féroce par un pouvoir totalitaire peut entraîner comme malheurs et comme tragédies, est susceptible de permettre de barrer la route, en toute connaissance de cause, à toute forme de recommencement pour toutes les générations !

Alain Kahn

Sources principales : « *Auschwitz, camp hitlérien d'extermination* » (Editions Interpress - Varsovie 1986) ; www.musée-resistance31.fr; www.natanson.com; www.encyclopédie.bsditions.fr; <http://joseph.bara.free.fr>; <http://zaboulene01>; ushmm.org ; <http://shoah-solutionfinale.fr/>; <http://home.nordnet.fr/>; <http://moulinjc.pagesperso-orange.fr/>.